

NOTE
SUR
DAR ARQAM OU DAR AL-KHAÏZARÂN
PAR ALI BEY BAHGAT.

Parmi les monuments que visitent les pèlerins à la Mecque, non comme lieux où l'on s'acquitte des devoirs du pèlerinage proprement dit, mais comme endroits intimement liés à l'histoire du commencement de l'Islam, il est une maisonnette connue sous le nom de *Dar Arqam* ou *Dar al-Khaïzarân*.

Cette maison, sise dans une ruelle non loin du Şafa, présente un aspect très mesquin. Elle a une seule façade tournée vers le sud, qui mesure à peine 4 mètres de long. Au-dessus de la porte basse qui lui sert d'entrée, j'ai relevé l'inscription moderne dont je donnerai le texte et la traduction plus loin.

La porte donne accès dans une petite cour à ciel ouvert. A droite de cette cour se trouve une coupole d'une modeste hauteur, reposant sur des piliers reliés par quatre arcs dont deux sont bouchés d'une maçonnerie très légère. Vis-à-vis de cette coupole, de l'autre côté de la cour, on remarque une petite salle, qui, à en juger par les arcs comblés, devait former un *liwân* (portique) d'une mosquée de petites dimensions.

La visite de cette maison, imposant à tout bon musulman l'obligation d'y faire une courte prière, sous cette coupole qui a servi de refuge au Prophète, j'ai dû m'acquitter de cet acte de dévotion. Cela fait, j'ai jeté un regard curieux sur les parois de la salle, cherchant une inscription d'une plus grande valeur que celle de la porte, c'est-à-dire remontant à une date plus ancienne. Aussi comprendra-t-on la grande joie que j'ai éprouvée lorsque j'ai trouvé, dans une fausse niche formée par la fermeture de l'une des arcades, deux plaques en basalte avec inscription.

La première, qui n'est qu'un fragment de 0 m. 58 cent. de long sur 0 m. 28 cent. de large, porte l'inscription suivante en caractères coufiques

fleuris qui, à en juger par les formes, doit remonter au milieu du v^e siècle de l'hégire (vers le milieu du xi^e siècle).

بِسْمِ اللَّهِ فِي بَيْوتِ أُنْذِنَ اللَّهُ إِلَى قَوْلِهِ تَعَالَى وَالْأَصَالِ
 هَذَا مَحْتَبَاةَ رَسُولِ اللَّهِ (ثَلَاثَ كَلِمَاتٍ أَوْ أَرْبَعَةً)
 وَآلِهِ دَارَ الْخَيْزَرَانِ مِنْهَا مَبْتَدَاءُ الْإِسْلَامِ أَمْرٌ
 بِتَجْدِيدِهِ الْغَيْبِيَّةَ إِلَى (ثَلَاثَ كَلِمَاتٍ أَوْ أَرْبَعَةً)
 مَوْلَاةَ أَمِيْنِ الْمَلِكِ مَفْلَحِ ابْتِغَاءَ ثَوَابِ اللَّهِ (بَعْضُ
 كَلِمَاتٍ) . . . لَا يُضْمِعُ أَجْرَ الْمُحْسِنِيَّاتِ

Cette inscription commence par un verset du Coran se rapportant à la prière et se termine comme suit :

Ceci est la *moukhtaba* «cachette» de l'envoyé d'Allah (. brisure d'une longueur de trois à quatre mots) Dar al-Khaïzaràn, lieu de l'origine de l'Islam. A ordonné de la reconstruire la nécessiteuse de la miséricorde d'Allah (. autre brisure d'une longueur de trois à quatre mots) dame de Amin al-Mouk Mouflih. (Elle l'a reconstruite) espérant obtenir la récompense d'Allah.

La deuxième plaque, également en basalte, mesure 0 m. 85 cent. de long sur 0 m. 40 cent. de large et renferme en six lignes d'inscription en naskhi ayyoubite aux caractères moyens, l'inscription qui suit :

بِسْمِ اللَّهِ هَذَا مَحْتَبَاةَ رَسُولِ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَآلِهِ الْمَعْرُوفِ
 بَدَارَ الْخَيْزَرَانِ مِنْهُ ظَهَرَ الْإِسْلَامُ أَمْرٌ بِعَمَلِهِ وَأَنْشَأَتْهُ الْعَبْدُ الْفَقِيرُ
 إِلَى رَحْمَةِ اللَّهِ تَعَالَى بِجَمَالِ الدِّينِ شَرَفِ الْإِسْلَامِ أَبُو جَعْفَرٍ مُحَمَّدُ
 بْنُ عَلِيِّ بْنِ أَبِي مَنْصُورِ الْأَصْفَهَانِيِّ وَزَيْرِ الشَّامِ وَالْمَوْصِلِ الطَّالِبِ
 لِرِضْوَانِ اللَّهِ تَعَالَى وَالرَّاحِي لِرَحْمَتِهِ أَطَالَ اللَّهُ فِي الطَّاعَةِ بَقَاةَ
 وَأَنَالَهُ فِي الدَّارَيْنِ مَنَاهُ فِي سَنَةِ خَمْسٍ وَخَمْسِينَ وَخَمْسَمِائَةٍ

Cette inscription se traduit ainsi :

Ici se trouve la *moukhtaba* de l'envoyé d'Allah, qu'Allah le bénisse et le salue, lui et les siens! De cette *moukhtaba* connue sous le nom de Dar al-Khaïzaràn apparut

l'Islam. A ordonné de la construire et de l'élever le serviteur nécessaire de la miséricorde d'Allah Gamal ad-Din (beauté de la religion) Charaf al-Islam (honneur de l'Islam) Abou Gaâfar Mohammed, fils de 'Ali, fils d'Abou Mañsour al-Isfahani (de la ville d'Isbahan) vizir de la Syrie et de Moussoul. (Il l'a construite) sollicitant la faveur d'Allah et espérant avoir ainsi droit à sa miséricorde. Qu'Allah prolonge ses jours d'obéissance et le fasse parvenir, dans ce monde et dans l'autre, à la fin de ses désirs. Cette construction a été faite en l'année 555 de l'hégire (1160 après J.-C.).

La troisième inscription, celle de la porte, est gravée sur une plaque de grès d'environ 0 m. 80 cent. de long sur 0 m. 40 cent. de large. Elle est en caractères naskhi bâtarde et se compose de six lignes.

هذه دار سيدنا ارقم رضى الله تعالى عنه المسماة
 بدار خيزاران وقد دخلت في حوزة ميراث شيخ الاسلام
 حلال معضلات الأنام بأمر الفضل طاهر الاصل
 السليد فيض الله ابن السيد حبيب المفتى
 بالسلطنة العثمانية ادامة الله تعالى بالفضائل السنية
 في سنة ثلاث عشر ومايه والى

Je la traduis ainsi :

Ceci est la maison de notre seigneur Arqam, que Dieu soit satisfait de lui ! appelée aussi Dar al-Khaïzarân. Elle est entrée dans la possession de bon augure du Chaikh al-Islam, lui qui résout les questions les plus difficiles au monde, le protecteur des vertus, celui dont l'origine est pure, le sayid Faïzoullat, fils du sayid Habib, mufti de l'Empire ottoman, qu'Allah prolonge ses jours de vertus éclatantes. (Cette maison est entrée dans sa possession) en l'an 1113 de l'hégire (1701 après J.-C.).

L'examen de ces trois textes donne lieu aux observations suivantes :

- 1° Qu'ils s'accordent tous trois à donner à la maison le nom de *Dar al-Khaïzarân*.
- 2° Que le premier et le second l'appellent Al-Moukhtaba et la qualifient de « Source de l'Islam », aussi a-t-elle été construite par ces deux personnages qui espéraient, par là, obtenir la faveur d'Allah.

3° Que la deuxième inscription aide beaucoup à la compréhension de la première et la complète pour ainsi dire: les deux textes étant presque identiques.

4° Que le troisième et dernier texte, bien qu'il ne donne pas le nom d'Al-Moukhtaba, effacé peut-être par le temps ou encore parce que le propriétaire croyait que le mot dénote un manque de respect pour le Prophète, a cité un nouveau nom très important pour nous, je veux dire Dar al-Arqam qui est de beaucoup plus ancien que celui de Dar al-Khaïzarân.

5° Qu'enfin le premier texte, bien qu'il soit sans date, doit remonter, comme je l'ai dit plus haut, au milieu du v^e siècle de l'hégire, et comme tel, il doit être plus ancien que le second d'au moins un siècle et cela pour deux raisons :

a) La forme des lettres et des ornements qui les accompagnent est celle du v^e siècle de l'hégire: cette forme est très facile à reconnaître par les paléographes.

b) La maison qui nous occupe ayant été restaurée par la dame d'Amin al-Moulk et construite à neuf par le vizir Abou Gaâfar, cette construction ne peut guère avoir eu lieu avant un siècle.

J'avoue que ces deux raisons ne sont pas convaincantes, mais je les crois du moins admissibles.

Ceci dit, examinons maintenant si les textes des anciens auteurs parlant spécialement de la ville de la Mecque s'accordent avec le texte de ces inscriptions. Dans ces recherches, nous devons suivre l'ordre chronologique, tant pour les auteurs dans les œuvres desquels nous faisons nos recherches, que pour les questions à rechercher.

Des noms de la maison qui nous intéresse, celui de Dar al-Arqam étant le plus ancien, commençons par là notre étude en consultant Al-Azraki qui est le plus ancien historien de la Mecque.

Dans un chapitre consacré aux lieux de la ville de La Mecque où tout bon pèlerin doit faire sa prière, Al-Azraki cite la mosquée de la maison

d'Al-Arqam, non loin du Şafa. « Cette maison, dit-il, appelée aussi Dar al-Khaïzarân, avait servi de cachette au Prophète. C'est là qu'Omar fils d'Al-Khattâb a déclaré son Islam. »

Plus loin, le même auteur, parlant du rab' (cité) de la famille d'Al-Arqam, dit : « Dans cette cité, se trouva une mosquée élevée sur l'emplacement de la chambre où le Prophète se dérobait aux yeux des infidèles et où se réunissaient autour de lui ses premiers disciples. Il leur enseignait le Coran et les instruisait. »

Dans une note écrite en marge d'un manuscrit consacré spécialement à la vie du khalife Omar par Oussamah ibn Mounkiz, je relève le passage suivant :

« Le Prophète, sur qui soit le salut, entra dans la maison d'Al-Arqam, fils d'Aboul-Arqam pour s'y consacrer à l'adoration d'Allah en cachette et à l'insu des siens. Dans cette maison entrèrent, les uns après les autres, les nouveaux musulmans jusqu'à ce que leur nombre atteignit quarante personnes. Le dernier qui y entra fut Omar fils d'Al-Khattâb. Dès qu'ils furent au nombre de quarante ils en sortirent. Omar ayant embrassé l'Islam dit au Prophète : « O envoyé d'Allah ! pourquoi devons-nous cacher notre religion alors que nous sommes dans le vrai, pendant qu'ils proclament la leur, eux qui sont dans le faux ? » Le Prophète lui répondit : « Nous sommes peu nombreux. — Par Celui qui t'a envoyé divulguer le vrai, je ne m'approcherai d'aucune réunion d'infidèles sans y déclarer ma nouvelle foi. »

An-Nahrawâni, parlant de Dar al-Khaïzarân comme lieu de visite à la Mecque, s'exprime ainsi : « Cette maison connue auparavant sous le nom de Dar al-Arqam ou encore Al-Moukhtaba, est préférée à toutes les maisons de la ville sainte, sauf celle de Kadîjdah. Cette préférence lui vient de ce que le Prophète y demeura fort longtemps à prêcher l'Islam à l'insu des infidèles de Koraïche. De nos jours Al-Moukhtaba est une coupole où l'on se rend par dévotion. Ce nom lui a été donné parce que le Prophète s'y cachait des infidèles et rassemblait autour de lui ses premiers disciples. Ils y faisaient avec lui les cinq prières en cachette et cela dura jusqu'au jour où Omar embrassa l'Islamisme et fit publiquement sa profession de foi. »

Plus loin le même auteur ajoute : « Dar al-Khaïzaràn, consistant actuellement en plusieurs chambres tout autour d'Al-Moukhtaba, fut la propriété de la princesse Al-Khaïzaràn, mère de Haroùn ar-Rachid. Cette propriété passa de main en main jusqu'à ce qu'elle fut acquise par le sultan Mourad. »

Dans un autre chapitre, An-Nahrawâni donne plus de détails : « Sous le khalifat de Haroùn ar-Rachid, dit-il, sa mère Al-Khaïzaràn se rendit à la Mecque en 171 de l'hégire (787 après J.-C.) avant la saison du pèlerinage et y demeura jusqu'à ce qu'elle eût accompli son devoir religieux. Elle fit, pendant son séjour à la Mecque, beaucoup d'œuvres de piété et acheta la maison attenante à Dar al-Arqam qui renfermait une mosquée bien connue, appelée Al-Moukhtaba. » Après avoir rapporté la raison pour laquelle cette maison a été ainsi appelée et donné le récit de la conversion à l'Islam du khalife Omar, An-Nahrawâni continue ainsi : « Dans cette maison, il y a une coupole connue sous le nom de Qoubbat al-Wahy (coupole de révélation) qui est un lieu de vénération. La maison achetée par Al-Khaïzaràn et connue sous son nom devint dans la suite des temps, la propriété d'un certain chérif hassanite et elle passa ensuite à Ibrahim bey Taghri Bardi, ancien Daftardar de l'Égypte qui avait été délégué par son souverain pour procéder à l'adduction de l'eau du mont Arafât à la Mecque. Par l'entremise de Radjab Tchelebi Effendi, directeur du Service des aumônes du sultan Sélim, cette maison a été donnée par son dernier possesseur au sultan alors qu'il était encore prince héritier.

« Il en fut ravi et résolut de la reconstruire et d'y adjoindre d'autres édifices de rapport dont les revenus devaient être affectés aux pauvres du pays. Mais une fois devenu sultan, ce prince ne put réaliser ses intentions, à cause des affaires du royaume, des guerres qu'il devait soutenir contre les infidèles et de la conquête de l'île de Chypre. »

Comme on le voit, An-Nahrawâni ne mentionne ni Abou Gaâfar comme constructeur d'Al-Moukhtaba ni la dame de Amîn al-Mouk restauratrice. Cette omission ne peut pas s'expliquer par le fait que ces deux personnages n'étaient que des réparateurs et non pas des propriétaires de l'édifice, An-Nahrawâni ayant toujours eu soin de mentionner les inscriptions qu'il rencontrait et de citer les réparations faites aux monuments même de

moindre importance. Ainsi, parlant du minaret de la porte du haram, dite Bab al-Oumrah, il dit : « Ce minaret qui a été construit par Abou Gaâfar al-Mansour, deuxième khalife abbasside, a été réparé par le vizir du prince de Moussoul Mohammad al-Gawâd, fils de 'Ali, fils d'Abou Mansour al-Isfahani, en l'an 551 de l'hégire (1156 après J.-C.) ».

De là je conclus que ces inscriptions ont échappé à An-Nahrawâni.

Ceci terminé, voyons qui étaient les différentes personnes dont les noms se rattachent à cette maison comme propriétaires, constructeurs ou même réparateurs.

Commençons par Al-Arqam qui a donné l'hospitalité au Prophète et à ses quarante premiers disciples pendant un laps de temps.

« Al-Arqam, fils d'Aboul-Arqam, dit l'auteur du grand ouvrage consacré à l'histoire des compagnons du Prophète, est un des premiers Arabes qui ont embrassé l'islam, étant le douzième dans l'ordre de l'ancienneté. Il accompagna le Prophète lors de son départ définitif de la Mecque à Médine. Il assista à la bataille de Badr, à l'issue de laquelle le Prophète lui donna, en sus de sa part réglementaire du butin, un sabre en récompense de sa bravoure et le nomma Distributeur de l'aumône. C'est dans sa maison sise près du Şafa, à la Mecque, que le Prophète s'était caché avec les premiers Musulmans par crainte de ses ennemis les infidèles. Ils y restèrent jusqu'à ce que leur nombre atteignit quarante et n'en sortirent que lorsque le quarantième qui était Omar, fils d'Al-Khattâb, les engagea vivement à le faire. Al-Arqam, dit son fils Osman, est mort en l'an 55 de l'hégire à l'âge de 85 ans. »

Dans un chapitre consacré spécialement à la vie d'Abou Gaâfar d'Ispahan, Ibn al-Athîr s'exprime ainsi :

« Au mois de chaâbân 559 de l'hégire (juillet 1164) est mort en prison Gamâl-ad-Dîn. Abou Gaâfar Mohammad, fils de 'Ali, fils d'Abou Mansour al-Isfahâni après environ un an de captivité. Un ascète du nom d'Aboul kâssim, attaché au service du prisonnier, m'a raconté le trait suivant : « Tout le temps qu'il a été en prison, Abou Gaâfar ne se préoccupait que de sa fin et disait qu'il avait eu peur d'être transporté du trône à la tombe. »

~ Il m'a dit un jour, se sentant plus malade : ~ *Il y a un engagement verbal entre Chirkouh et moi imposant à celui de nous deux qui survivra à l'autre de faire porter son corps à Médine pour être enterré dans le couvent que j'ai fait bâtir près du tombeau du Prophète. Si donc je viens à mourir tu n'auras qu'à aller trouver Chirkouh pour lui rappeler cet engagement.* ~

~ A la mort d'Abou Gaâfar, rapporte l'ascète, je me suis rendu auprès de Chirkouh pour lui annoncer la mort de son ami. — Combien te faut-il, me demanda Chirkouh? — De quoi payer un chameau pour porter le corps d'Abou Gaâfar et un autre pour me porter moi et mon bagage. — Chirkouh furieux, me gronda sévèrement et me dit : ~ Est-ce qu'un homme tel qu'Abou Gaâfar sera transporté à la Mecque de la façon décrite par toi? Ceci dit, il me mit entre les mains une forte somme pour me faire accompagner par un certain nombre de gens de bien dont les uns devaient accomplir le pèlerinage au nom de Gamâl ad-Dîn et les autres devaient réciter le Coran devant son cercueil aussi bien pendant la marche que pendant les arrêts.

~ Lorsqu'on passait près d'une ville, ces lecteurs du Coran devaient entrer dans la ville pour appeler les fidèles à la prière afin qu'on la fit pour le repos de son âme. Il me donna aussi de l'argent pour faire l'aumône tout le long de la route. Aboul Kâsim dit qu'on fit la prière pour lui à Tekrît, à Bagdad, à Hillah, à Fayd, à la Mecque et à Médine. A cette prière assistait une foule innombrable. Au moment de la prière faite pour le repos de son âme dans la ville de Hillah un jeune homme monta sur une hauteur et improvisa ces deux vers :

Le cercueil de notre défunt s'avancait vers sa tombe aussi rapide que sa libéralité s'avancait vers la foule des besogneux.

Quand ce cercueil a traversé le désert, le sable s'est lamenté sur le sort du défunt et quand il a traversé les villes les veuves l'ont pleuré.

« On n'a jamais vu, ajoute Aboul Kâsim, un nombre de pleureurs aussi grand que ce jour-là. »

Parlant du caractère de notre vizir, Ibn al-Athîr dit : ~ Il était le plus généreux des hommes, le plus grand distributeur d'argent, magnanime, compatissant et juste envers ses semblables ~. Parmi ses actes de bienfaisance

il cite la reconstruction de la mosquée dite Masdjid al-Khaif à Mina pour laquelle il dépensa une très grande somme d'argent, la reconstruction du Hidjr attenant à la Kaâba, l'embellissement, la dorure de l'intérieur de la kaâba, et enfin le rétablissement de son pavé de marbre.

- Avant d'entreprendre ces travaux, dit Ibn al-Athîr, Abou Gaâfar envoya un cadeau d'une très grande valeur au khalife Al-Mouktafi pour en obtenir l'autorisation. Il envoya également un présent précieux à 'Issa, émir de la Mecque pour qu'il ne s'opposât pas à son projet. Ce présent comprenait entre autres vêtements d'honneur un turban qu'il avait payé 300 dinârs. Il reconstruisit également la mosquée du mont Arafat et établit l'escalier qui y mène, car les pèlerins avaient beaucoup de peine à y arriver. Il créa aussi au mont Arafat des réservoirs d'eau auxquels l'eau arrivait par des conduites souterraines de sa création venant du mont Na'mân et dépensa pour ces travaux une très forte somme. L'eau des réservoirs était destinée à la consommation des pèlerins pendant la saison d'Arafat. Il éleva un mur autour de la ville de Médine, et celle de Fayd, pour laquelle il l'a fait double.

- Parmi les merveilles de construction dont on n'avait jamais vu la pareille avant lui, on cite le pont élevé sur le Tigre près de la ville dite Djazirat Ibn Omar. Ce pont, construit en pierre de taille, en plomb, en fer et en mortier de chaux, n'a pu malheureusement être terminé, car le vizir a été arrêté et mis en prison avant de l'achever. Il éleva près de cette même ville un autre pont sur la rivière connue sous le nom d'Al-Armâd. Il construisit aussi plusieurs couvents pour les religieux.

- Aussi accourait-on de tous les points de l'univers pour profiter de sa largesse. Entre autres personnes de marque, qui allèrent le trouver, on cite Ibn al-Khodjandi, le grand docteur chafîte d'Ispahan et Ibn al-Kâfi, qadi de la ville de Hamadan. Il les combla de ses largesses. En un mot, dit Ibn al-Athîr, sa générosité s'étendait depuis les extrémités de Khorasan jusqu'à la frontière du Yémen. Il rachetait tous les ans les prisonniers de la Syrie seule pour 10.000 dinârs sans compter ceux du Kurdj. Mon père, ajoute Ibn al-Athîr, qui s'est assis maintes fois à la table d'Abou Gaâfar, m'a raconté le trait suivant : Aussitôt qu'il se mettait à table, Gamal ad-Din prenait une partie des mets qu'on lui présentait, des douceurs et du pain et mettait le tout de côté, et cette coutume était tellement infail-

que les personnes qui mangeaient avec lui et moi avons fini par croire qu'il gardait cette part pour la mère de son fils 'Ali. Mais il advint qu'une fois il se trouva avec le sultan Goutb-ad-Dîn à Djézira, dont les finances étaient entre mes mains. Il avait amené avec lui dans ce voyage sa femme qui se sentait indisposée et il l'a envoyée chez moi quelques jours pour prendre un bain. Sur ces entrefaites, je me suis trouvé avec lui sous la tente en compagnie de plusieurs personnes; il nous a fait servir à manger et n'a pas manqué à sa coutume traditionnelle. Après le repas, les assistants sont partis et j'ai voulu faire comme eux. Il m'a retenu et m'a dit : « Aujourd'hui je te donne la préférence à moi-même. Me trouvant sous la « tente, je ne peux maintenant faire ce que j'avais l'habitude de faire en ville. « Prends donc ce manger dans cette serviette, serre-la dans ta manche, laisse « pour un moment ta sottise et prends le chemin de ta maison. Si tu ren- « contres en route un pauvre que tu jugeras comme tel, assieds-toi, ouvre la « serviette et donne-lui à manger ». Sortant de la tente, j'ai rencontré une grande foule de gens de ma suite qui m'attendaient. Je les ai congédiés tous chemin faisant de peur qu'ils ne me vissent exécuter l'ordre du vizir. Sur mon chemin j'ai rencontré un aveugle autour duquel étaient groupés sa femme et ses enfants. Ils me paraissaient dans un état d'extrême pauvreté. J'ai mis pied à terre, j'ai sorti le manger et je le leur ai offert. J'ai dit ensuite à l'aveugle, sans lui faire savoir qui j'étais : Demain tu viendras me trouver devant la maison d'un tel, je te procurerai quelque peu de la générosité de Gamal ad-Din. »

« Vers le soir je me suis rendu auprès du vizir; aussitôt il m'a demandé : « Qu'as-tu fait ? » Croyant qu'il me parlait des choses du Gouvernement, je me suis mis à lui donner une réponse dans ce sens. « Non, dit-il, je ne te parle pas de cela, je te demande ce que tu as fait du manger que je t'ai confié. Je lui répondis que je m'étais acquitté de ma mission. Il se réjouit, mais il ajouta : seulement tu as peut-être oublié de lui dire de venir te trouver tous les mois pour que tu l'habilles lui et les siens, que tu leur donnes à manger et que tu leur distribues un certain nombre de dinârs tous les mois. Je l'informai que j'avais recommandé à l'aveugle de venir me trouver. Sa joie augmenta. Depuis ce jour j'ai exécuté ponctuellement ses ordres, de sorte que cet aveugle continua à recevoir son argent, ses vêtements et sa nourriture jusqu'au jour où le vizir fut arrêté et mis en prison.

Enfin ses largesses n'ont pas de limites, dit Ibn al-Athir. Il prenait tous les jours dans sa caisse une somme de cent dinars pour la distribuer aux pauvres, en dehors des pensions fixes qu'il accordait aux professeurs attachés au service des mosquées, aux religieux et aux familles de haut rang tombées dans le besoin. Dans une année de sécheresse il fit don des vêtements qu'il portait sur son corps.»

La conversion du khalife 'Omar à la religion musulmane ayant eu lieu dans la maison qui fait l'objet de cette étude, je crois devoir donner ici les détails de cet événement d'après le manuscrit d'Ibn Munkiz.

Dans le chapitre VII ayant pour titre : « Causes qui ont porté Omar à embrasser la religion musulmane », l'auteur s'exprime ainsi : « On n'est pas d'accord sur ces raisons; il y a plusieurs versions à ce sujet : D'après Ibn Abbas qui aurait demandé à Omar : « Pourquoi as-tu été surnommé *Al-Fàrouq* ¹⁾? Celui-ci aurait répondu : « Hamza, oncle du Prophète avait embrassé l'Islam six jours avant moi. Alors Allah a dilaté mon cœur pour cette religion. Je me suis dit : En effet, il ne doit pas y avoir d'autres dieux qu'Allah, et depuis lors aucun être vivant sur la terre ne m'a été aussi cher que l'Envoyé d'Allah. J'ai pensé à aller le voir et j'ai demandé à ma sœur où je pouvais le trouver. A Dar al-Arqam, m'a-t-elle répondu, non loin du Şafa. Je me suis donc rendu à cette maison où j'ai trouvé Hamza avec ses compagnons assis autour du Prophète. Lorsque je frappai à la porte, ils se précipitèrent les uns contre les autres. Qu'avez-vous donc? demanda Hamza. — Voilà Omar, fils d'Al-Khattâb, répondirent-ils. Le Prophète sortit à l'instant, me prit au collet, et me tira si fort que je tombai à terre sur mes genoux ²⁾; puis il me dit : « *N'as-tu pas fini Omar?* »

Al-Fàrouq est celui qui distingue entre le bien et le mal, entre l'idolâtrie et l'Islam.

⁽¹⁾ Dans un manuscrit anonyme sur l'histoire du patriarche Joseph, je relève le passage suivant :

« Il y avait à la Mecque un homme d'une force gigantesque et qui était réputé pour son adresse à la lutte. On venait de tous les pays pour lutter avec lui mais il vainquait tous les lutteurs. Pendant qu'il marchait un jour dans une des rues de la ville sainte, il rencontra le Prophète. Celui-ci lui dit : « Ne veux-tu pas une fois pour toutes, ô -Rikamah, c'était le nom du lutteur, craindre Dieu et accepter mon invitation? ». Le

Et moi je répondis : « *Je confesse qu'il n'y a point de divinité hormis Allah et que Mohamad est son serviteur et son envoyé.* » Les assistants crièrent tous Allahou Akbar, d'une voix si haute qu'ils furent entendus des Koraichites qui se trouvaient à la mosquée.

« J'ai dit alors, ajoute Omar : n'est-ce pas, ô Envoyé d'Allah, que nous sommes dans le vrai pendant notre vie et après notre mort? — Oui, répondit le Prophète, je jure par Celui dans la main de qui se trouve ma vie que nous sommes dans le vrai chemin tant ici-bas qu'au ciel ». Je lui dis alors : Pourquoi donc se cacher? je te conjure par Celui qui t'a envoyé pour répandre la religion vraie, de sortir de la maison ». Ceci dit, nous sortîmes en formant deux rangs, Hamza étant à la tête de l'un et moi à la tête de l'autre. Nous marchions ainsi; le Prophète au milieu faisait un bruit pareil à celui d'un moulin jusqu'à ce que nous fussions entrés dans la mosquée. Les Koraichites nous ayant vus dans les rangs, Hamza et moi, tombèrent dans un état de tristesse dans lequel je ne les ai jamais vus tomber. C'est à cette occasion que l'Envoyé d'Allah me donna l'épithète de *Farouk*. »

D'après Oussamah, fils de Zaid, Omar, fils d'Al-Khattâb lui aurait dit un jour : « Veux-tu que je te raconte comment j'ai embrassé l'islam? — Oui, lui répondis-je. — J'étais un des plus hostiles au Prophète. Un jour, je me suis rendu auprès de lui dans une maison à côté du Safa et je me suis assis devant lui. Il m'a pris au collet et m'a dit : « Fais-toi musulman, ô fils d'Al-Khattâb. Oh puisse-t-il plaire à Dieu de te guider dans la bonne voie! » Là-dessus je confesse de la foi musulmane. Ses disciples poussent des acclamations qui retentissent dans les rues de la Mecque. A ce moment-là ils se tenaient en cachette et si quelqu'un d'entre eux venait à sortir, les

Prophète, dit l'auteur, quand il invitait quelqu'un à croire en Dieu le faisait avec beaucoup d'égards. Rikamah lui répond : « Y a-t-il une preuve à l'appui de ta véracité, ô -Mohamed? — Si je lutte avec toi et que je te vaines, croirais-tu en Dieu et en son envoyé? lui demande le Prophète. — Oui, répond le lutteur. — Tiens-toi prêt, dit le Prophète. — Je suis prêt, répond le lutteur. » Le Prophète s'approche de lui, le saisit et le jette à terre. Rikamah étonné de la force de son adversaire lui demande de recommencer. Il accepte et le Prophète le bat une seconde puis une troisième fois. Rikamah resta un instant fort étonné et lui dit : « Vraiment tu es merveilleux ». Il l'abandonne ensuite et va raconter aux Arabes ce qui venait de lui arriver avec le Prophète.

Koraichites se jetaient sur lui pour le battre. Je me rends auprès de mon oncle pour l'instruire de ma conversion à l'Islam. Il s'empressa de rentrer chez lui et de s'enfermer. Je vais chez un grand personnage de Koraïche pour l'informer et il fait comme mon oncle. Je me dis alors : il faut pourtant que je parvienne à divulguer ma nouvelle foi pour recevoir ma part de coups, et je vais trouver quelqu'un que l'on m'avait désigné comme très indiscret. Aussitôt que je lui ai dit que je m'étais fait musulman, cet individu s'écrie : Ibn al-Khattâb a embrassé l'Islam. Sur l'instant on se jette sur moi pour me frapper, et moi je tâche de rendre les coups. Mon oncle averti de l'incident se dépêche d'arriver sur les lieux; il se déclare mon protecteur, la foule se retire et personne n'ose plus me toucher.

Je dis alors : « Les disciples du Prophète sont torturés pour la nouvelle foi, pourquoi ferais-je exception ? Je me rends tout de suite au hidjr près de la Kaâbah et je dis à mon oncle : Ta protection, je te la rends. — Non, ne le fais pas, me répond-il. — Je persiste, dis-je. — Fais ce que bon te semble. » Et je reste à recevoir les coups du public et à lui en donner jusqu'à ce que Dieu ait fait triompher l'Islam.

D'après Anas, fils de Malik, admis à la grâce d'Allah, Omar étant sorti avec son glaive aurait rencontré un homme de Banou Zahra qui lui aurait demandé : « Quelle est la destination de ta course, ô Omar ? — Je me propose d'aller tuer Mohamad, répondit Ibn al-Khattâb. — Comment éviteras-tu la vengeance de Banou Hâchim et de Banou Zahra, si tu tues Mohamad ? — On voit que tu as quitté ta religion pour adopter l'Islam. — Veux-tu que je te dise, Omar, ce qui te frappera d'étonnement ? Ta sœur et ton beau-frère ont quitté ta religion pour l'Islam. »

Omar furieux s'en va les trouver. A son entrée à leur maison, un certain Khabâb qui était venu leur faire visite se cache de peur d'Omar. Qu'est-ce ce bruit sourd que j'entends chez vous ? demande Omar. — C'est un propos que nous tenions entre nous, répond la sœur. — On m'a rapporté que vous avez tous les deux quitté votre religion ! — Qu'est-ce que tu dirais, Omar, si la vérité résidait dans une autre religion que la tienne ? lui dit son beau-frère. Omar se précipite sur lui et le presse violemment. Sa sœur intervient et le détourne de son mari. Omar la frappe au visage et fait couler le sang. Furieuse, elle dit : « Si la vérité est le lot d'une autre religion, tu dois avouer qu'Allah est la seule divinité adorable et que Mohamad

est son Envoyé ». Omar désespéré dit : « Passe-moi ce livre que tu as près de toi pour que je le lise un peu (Omar savait lire, dit l'auteur). — Tu es immonde et il est défendu à un immonde de toucher à ce livre saint. Va faire tes ablutions et reviens pour que je te le passe ». Il exécute l'ordre de sa sœur et prenant le Coran il lit un chapitre qui le rend tellement convaincu de la véracité de la nouvelle foi qu'il demande à sa sœur où il pouvait trouver Mohamad. Khabâb, entendant, sort de sa cachette et dit : « C'est un heureux présage pour toi, Omar. J'espère que ce sera à ton profit que le vœu fait par le Prophète se réalisera. Ce vœu est ainsi conçu : Je voudrais qu'il plût à Dieu d'assurer à l'Islam la force soit par Omar Ibn al-Khattâb, soit par Abou Gahl, fils de Hichâm ». Ceci dit, Khabâb indique à Omar la maison d'Al-Arqam où se trouvait le Prophète. Omar s'y rend et rencontre à la porte Hamza et Talba parmi d'autres compagnons du Prophète. Hamza sentant l'appréhension de la foule, dit : « Voilà Omar, si Dieu veut son bien, il se convertira à l'Islam, sinon il nous sera facile de le perdre ». Le Prophète, ayant entendu Hamza parler ainsi, sort, va droit à Omar, le prend au collet et à la ceinture et lui dit : « Je ne vois pas que tu cesseras avant que Dieu ne t'ait infligé un châtement aussi douloureux que celui d'Al-Walid, fils d'Al-Moughira ⁽¹⁾. Je te supplie, ô Dieu, de guider Omar vers la bonne voie. Plût à Dieu que la puissance fut assurée à ta religion par Omar, fils d'Al-Khattâb! » Omar prononça à l'instant la confession de la foi musulmane.

ALI BEY BAHGAT.

⁽¹⁾ Al-Walid, fils d'Al-Moughira, père du fameux général musulman Khalid Ibn al-Walid, appartient à un groupe de cinq personnes qui se moquaient du Prophète et au sujet desquels ce verset avait été donné : « Nous t'avons protégé contre les moqueurs ». En effet, dit le commentaire du Coran, ces personnes ont péri à la suite d'une vengeance divine. Al-Walid est mort de la rupture d'une veine au talon, occasionnée par une flèche qui s'était attachée à son vêtement et qu'il ne s'était pas donné la peine d'enlever.